

Zeitschrift: Suisse magazine = Swiss magazine
Herausgeber: Suisse magazine
Band: - (2011)
Heft: 259-260

Artikel: L'École polytechnique fédérale de Lausanne : à la découverte d'une Suisse qui gagne
Autor: Alliaume, Philippe / Gillet, Philippe
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-849445>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 20.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

INTERVIEW

L'École polytechnique fédérale de Laus

À la découverte d'une Suisse qui gagne

Propos recueillis par Philippe Alliaume



Le Rolex Learning Center sur le campus de l'EPFL

L'enseignement supérieur français se divise depuis longtemps en deux filières, celle des grandes écoles, basée sur une sélection à l'entrée et celle des universités basée en théorie sur la libre inscription. Tout et son contraire ont été écrits en France sur le gâchis qui en résulte et le gaspillage des élites. Dans les classements mondiaux on voit de plus en plus souvent apparaître à de très bonnes places deux établissements suisses qui étaient encore peu connus il y a 20 ou 30 ans, les Écoles polytechniques fédérales de Lausanne et de Zurich. Nous avons eu le privilège de nous entretenir avec le nouveau vice-président de l'EPFL aux affaires académiques, par ailleurs ancien directeur de cabinet de la ministre française de l'Enseignement supérieur et de la Recherche Valérie Pécresse. Rapport d'étonnement, parallèles et divergences.

SM : Philippe Gillet qu'est-ce qui vous a étonné en arrivant ici ?

PG : D'abord la qualité du dialogue. Ici on discute à la recherche d'un consensus là où en France on commence par s'opposer. Ici on n'est pas dogmatique et l'engagement politique ne porte pas d'a priori. L'énergie

se reporte alors sur ce qui est constructif. Il ne s'agit pas de consensus mou. On discute plus longtemps, mais ensuite la décision est partagée par tous et plus rapide à mettre en œuvre et surtout, on évite de décider à la légère de choses infaisables. Mais les universitaires n'en gardent pas moins leur liberté de parole.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de venir ici ?

Ce projet est antérieur à ma nomination au cabinet, et a été différé. Je voulais voir de près l'EPFL qui a fait sous la présidence de Patrick Aebischer des progrès incroyables grâce à la vision impulsée et à la mobilisation de son équipe. Aujourd'hui, toutes les universités du monde viennent voir ici « comment cela marche ». Et j'étais aussi curieux de découvrir la culture locale, la Suisse romande étant très loin d'être un département français. Entre Lausanne et Genève, il y a des universités, l'International Institute for Management Development (IMD), l'École hôtelière de Lausanne (EHL), HEC-Lausanne qui est un département de l'UNIL, le tout sur un territoire qui représente la distance entre Berkeley et San Francisco.

Vous avez bien connu les frictions et combats entre universités et grandes écoles en France. Qu'en est-il ici entre EPFL et l'Université de Lausanne ?

La situation est autrement plus simple ici. Les « sciences dures » sont enseignées à l'EPFL, les sciences humaines et la médecine à l'UNIL. Il n'y a plus de conflit de territoire. Mais pour un département il y a plusieurs axes d'enseignement et plusieurs cursus. Lorsqu'il y a des chevauchements, on en parle et on se coordonne.

Contrairement aux grandes écoles françaises, pas de concours d'entrée à l'EPFL ?

Certes, mais nous formons des ingénieurs et cadres et notre cursus est exigeant. Un étudiant sur deux obtient *in fine* son diplôme. Nous n'avons pas de quotas mais un étudiant ne peut réussir que s'il a le goût du travail et des sciences. Il fournit capacité et volonté, nous lui apportons le cadre, les moyens, le tutorat.

Oui, mais tout de même, les choses ne peuvent pas être aussi simples !

Rappelons que nous ne travaillons pas sur le même terrain. En Suisse seulement 25 % d'une classe d'âge obtient la maturité fédérale. En France, 80 % des lycéens obtiennent un bac. Le gymnase suisse est autrement plus sélectif que le lycée français, et nous avons donc trois fois moins de candidats à l'entrée de l'EPFL ou de l'UNIL. La Suisse connaît d'ailleurs le même déficit de vocations d'ingénieurs que les pays occidentaux qui ont surinvesti dans les filières *business* et banque, avec le résultat qu'on connaît. Sans rejoindre ceux qui qualifient les *business schools* de maladie du siècle, je tiens à souligner le rôle créateur de valeurs de la recherche et développement, et le rôle de parachute anti-crise de l'innovation. Aujourd'hui la Suisse est de loin le meilleur innovateur d'Europe, et tous les indicateurs sont au vert. Science de très haut niveau, excellent rendement, innovation, excellente position de publication. Mais attention, en quelques années les Chinois

ont multiplié par six leur volume de publications de recherche.

Universités et EPFL contre *business schools* alors ?

Non, pas du tout. Les liens avec les *business schools* se tissent. Nous créons avec leur appui un collège du management et travaillons sur le management financier qui mérite aussi une approche scientifique. Mais nous avons moins d'appétence pour les alliances qui sont parfois de simples effets d'annonce.

Et entre Lausanne et Zurich ? Armistice, paix ou alliance ?

Il fallait un rééquilibrage, il a été fait. Nous avons un pôle alémanique et un pôle romand, dans la grande tradition suisse. Nous avons des possibilités de cursus croisés. Un diplôme commun ? Oui sans doute dans l'avenir.

Comment gérez-vous l'afflux d'étudiants étrangers ?

Une précision s'impose tout d'abord. Dans le tronc commun, dans la formation initiale, nos étudiants, nos élèves ingénieurs sont très majoritairement suisses. Les étrangers arrivent en formation *postgrade*, au niveau master ou doctorat. Notre équation est simple : les Écoles polytechniques fédérales sont au service de la Confédération dans la mission de formation scientifique. Nous collectons *grosso modo* tous les Suisses qui veulent faire des sciences. Mais nous servons aussi la Confédération sur le plan mondial, car la recherche est la première à s'être mondialisée, ce qui lui apporte une richesse indispensable. Sans cette ouverture mondiale nous n'aurions pas la masse critique nécessaire à l'efficacité. Nous servons donc la Suisse, puis la communauté internationale de la recherche, et sans léser la Suisse, bien au contraire. En ce moment, ce n'est pas neutre.

Et budgétairement, quels sont les enjeux ?

Notre budget fédéral c'est 800 millions de francs par an. 550 sont des crédits directs, le reste vient d'appel d'offres sur budgets publics auxquels nous concourons, tels que

les fonds suisses pour la recherche scientifique ou les crédits européens. Nos étudiants paient des frais de scolarité, mais cela représente à peine 1 % de notre budget.

Vous dépendez donc aussi des entreprises. Les relations universités entreprises génèrent-elles les mêmes craintes qu'en France avec la loi « Pécresse » portant réforme de l'autonomie des universités ?

C'est un autre monde, exempt de frilosité. De très grandes entreprises sont présentes sur le campus, comme par exemple Logitech, Nestlé, le Crédit Suisse. La recherche académique et la recherche technologique se fertilisent mutuellement. L'entreprise est sur le campus, au contact de ses futurs cadres. Il n'y a aucun mur entre les deux volets de la recherche, et de vraies questions scientifiques émergent des demandes de l'entreprise. La pédagogie reste bien sûr du domaine universitaire, mais nous écoutons attentivement les besoins dont nous font part les entreprises.

Le nouveau centre de l'EPFL s'appelle le Rolex Learning Center, et les étudiants l'appellent le Rolex. J'imagine mal le centre de vie du futur campus présidentiel de Saclay s'appeler le Rolex ?

Ici ce Rolex est une fierté, un ciment et un lieu qui ne désemplit pas d'étudiants ni de visiteurs. Rolex c'est entre autres un symbole de la haute technologie suisse.

Parlons des anciens, des *alumni* comme on dit. Quelles sont vos relations ?

Basées sur le principe de l'efficacité. En France les associations d'anciens sont surtout des réseaux d'entraide visant à faire embaucher un camarade dans une entreprise où il y a déjà un noyau. Le retour vers l'école est très faible. Ici la notion d'aider l'école qui vous a formé est fondamentale. Le mur des donateurs du Rolex Learning Center le montre. L'implication du patron fondateur de Logitech, un de nos anciens, est significative.



© EPFL - Alain Herzog

Philippe Gillet

Français - Normalien

53 ans

Directeur de l'École normale supérieure de Lyon (2003 à 2007) - Directeur de cabinet de Valérie Pécresse (mai 2007-avril 2009) - Vice-président Affaires académiques de l'EPFL

L'EPFL

Création : 1853.

7 200 étudiants, dont 3 200 internationaux.

27 % de femmes.

1 000 échanges par an avec l'étranger, 1/3 sortant, 2/3 entrants.

4 200 employés - 1 800 doctorants.

2 700 publications de recherche par an.

350 brevets déposés, 360 licences accordées, 66 annonces d'invention depuis 2001.

174 *startup* créées depuis 1990 dont 115 ces dix dernières années.

1^{er} Européen et 15^e mondial au classement dit de Shanghai

Pour en savoir plus

Messageur suisse n° 129, p. 16.

Messageur suisse n° 133, pp. 6 et 7.

Suisse Magazine n° 223/224 pp. 13 et 14.

Nous avons envie d'interroger encore Philippe Gillet sur de nombreux aspects de cette réussite de l'EPFL qui n'a pas fini de faire parler d'elle. Mais nous étions convenus de limiter ce premier contact à un « rapport d'étonnement ». Mais nous ne pouvons conclure provisoirement sans souligner que l'EPFL a été créée au XIX^e siècle par des anciens de l'École centrale Paris, qu'au dernier quart du XX^e siècle, elle était une des écoles de rattrapage pour ceux qui avaient raté le concours de Centrale Paris, et qu'elle est en passe de devenir le modèle que les grandes écoles françaises regrettent de n'avoir pas découvert. Quelle est la recette secrète ? Un président visionnaire ? Le management à la suisse ? Nous ne nous permettrons pas de trancher mais la question est une question à plusieurs millions... d'étudiants. ■